

Victor-Lévy Beaulieu

La littérature américaine et la chasse à la baleine

Jean Morency

Numéro 51, mars-avril-mai 1993

Victor-Lévy Beaulieu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21578ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morency, J. (1993). Victor-Lévy Beaulieu : la littérature américaine et la chasse à la baleine. *Nuit blanche*, (51), 44-48.

VICTOR-LÉVY LA LITTÉRATURE ET LA CHASSE

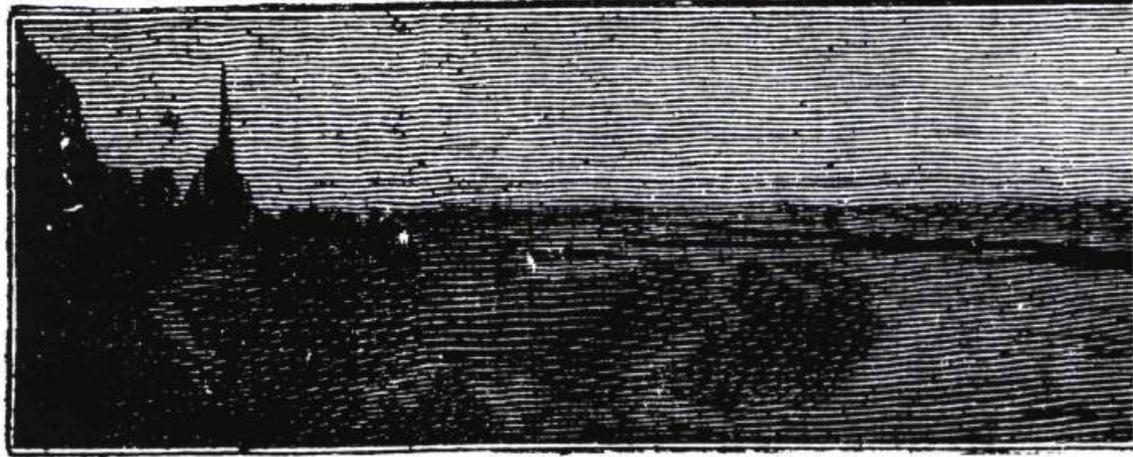
Dans Monsieur Moby-Dick, Victor-Lévy Beaulieu écrit que Melville et moi, nous nous partageons le monde, nous sommes du même monde.

Sous ses allures de révolté de résistance, Victor-Lévy Beaulieu a au fond le profond écrivain que nous avons assumé entièrement américain, jusqu'à l'Amérique vain états-unien. Quelles figures de son œuvre?

Y BEAULIEU RE AMÉRICAINE À LA BALEINE

*ville, son chef-d'œuvre,
it: «Ce n'est pas pour rien
us nous entendons bien :
e même monde, nous
e côté des choses».*
*es de matamore,
, d'irréductible,
eaulieu serait-il
is américain des
écois, le seul qui
rement son amé-
'à faire d'un écri-
n, ô horreur, l'une
entrales de son*





Mât penchant, dessin de Victor Hugo

Nous avons tous en mémoire le personnage de Junior Galarneau, vêtu de son costume de cowboy, sillonnant le deuxième rang des Trois-Pistoles ou le centre-ville de Montréal, sans que l'incongruité de sa tenue ne soit jamais mise en cause, comme si cela allait de soi dans un univers tout à coup détaché du temps. Un univers se situant en marge du monde moderne tout en restant d'une absolue modernité. Junior prenait un malin plaisir, semble-t-il, à nous projeter à sa suite dans le décor, américain et kitsch à souhait, de la fameuse *frontière*, cette frange pionnière qui a longtemps été le moteur de la littérature américaine. C'est sur la *frontière*, figurée comme étant le lieu de toutes les fins mais aussi de tous les recommencements, que l'homme se régénère à travers la violence pour devenir véritablement *américain*. Dans *L'héritage*, l'estuaire du Saint-Laurent ne faisait peut-être que remplacer, dans son immensité et son vide parfaits, les déserts de l'Ouest où s'agitent les cow-boys et les Indiens. Quant à la ferme des Galarneau, ce repaire de protestants en terre catholique, elle semblait reconstituer, en miniature, la Nouvelle-Angleterre des Quakers et autres fous de Dieu, une Nouvelle-Angleterre miraculeusement débarrassée, expurgée, purifiée de la langue anglaise, de tout ce qui, justement, concourt à son étrangeté. Peu de différences, en effet, entre Xavier Galarneau, obnubilé par la *Bible* et les Écritures, et les puritains inflexibles qui peuplent le roman le plus célèbre de Nathaniel Hawthorne, *The Scarlet Letter*.

Le pays mythique

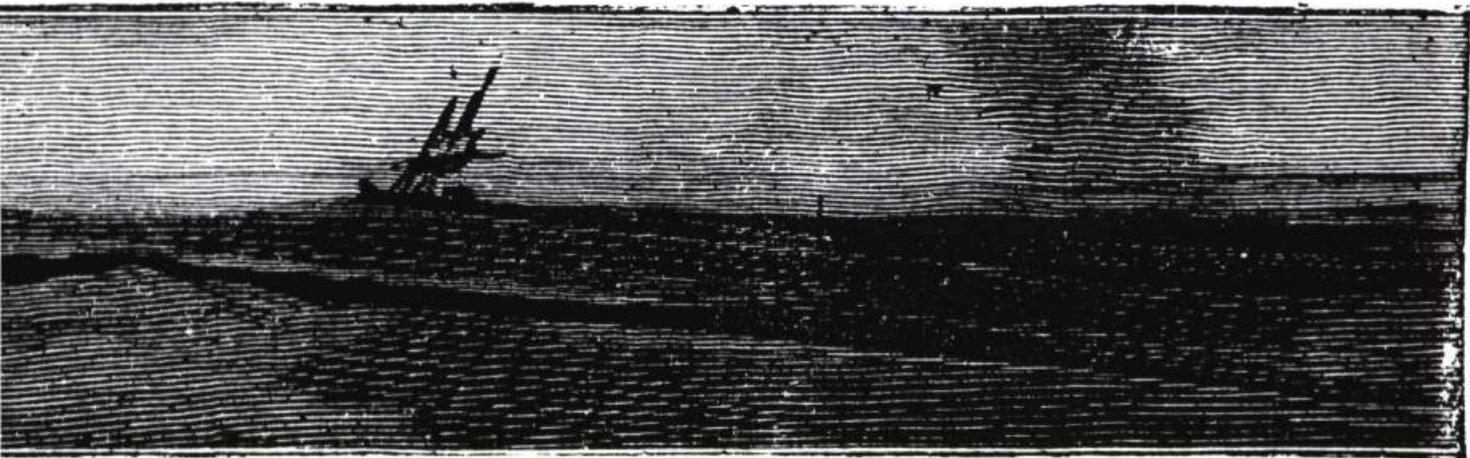
Au fait, Victor-Lévy Beaulieu ne nous parlerait-il, à travers la réalité québécoise, que des États-Unis? De par sa nature insaisissable, évanescence, voire factice, cette réalité ne serait-elle autre chose qu'une sorte de parodie ou de double spectral du seul *pays* américain digne de ce nom? On sait que pour Victor-Lévy Beaulieu, qui se définit comme le romancier de la «fin» du Canada français, le Québec n'existe pas encore, et n'existera peut-être jamais. Pour le moment, le Québec serait une abstraction, un projet, un rêve. En marge du Canada français qui n'en finit plus de mourir, en marge du Québec qui tarde à naître, en marge de ce pays informe et inconsistant qui se dilue dans les mots, s'éclatent et s'activent, dans une prodigieuse vitalité, les États-Unis, qui sont parvenus à surmonter leur condition coloniale pour devenir un pays, *le pays*. Mais attention, l'Amérique qui fascine Victor-Lévy Beaulieu n'est pas celle de Kennedy ou encore de Reagan, mais celle des années 1850,

à l'heure de la formidable poussée vers l'Ouest, de l'expansion du capitalisme et de la formation du sentiment national. L'Amérique que contemple Victor-Lévy Beaulieu est d'abord celle de Hawthorne et, surtout, de Melville: un pays riche et puissant, et pourtant un pays au bord du gouffre, victime de sa propre démesure, où se profilent déjà les ombres du massacre des bisons, de la dévastation de la Prairie, de la disparition des Indiens et, surtout, de la guerre de Sécession, celle-ci venant bientôt sceller, dans le sang, l'unité de la nation. De sorte qu'on peut se demander si, obscurément, Victor-Lévy Beaulieu n'espère pas trouver, dans cette Amérique de toutes les violences, une préfiguration du destin québécois. Dans *Sagamo Job J*, il écrit: «Ce si petit pays! Mon idée est qu'il faudrait tout faire sauter, pour pouvoir espérer que ça puisse un jour recommencer. La violence, la violence totale. Le sang. On arrive toujours au sang».

Au départ, dans l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu, les États-Unis occupent une place périphérique: certes, ils sont là, mais comme en marge, en gestation. Même dans son *Essai-poulet* consacré à Jack Kerouac (il écrit Kerouac avec l'accent aigu, dans le but de souligner l'appartenance de l'écrivain à la collectivité québécoise), les États-Unis ressemblent presque à une vue de l'esprit, à une abstraction. Seul importe finalement le petit Canada de Lowell, Massachusetts, où Ti-Jean vit dans l'ombre protectrice de sa maman. Ce qui captive Victor-Lévy Beaulieu chez Kerouac, ce n'est pas le clochard céleste traversant et retraversant le continent, mais l'écrivain exilé, en proie à son impuissance, dans une Amérique étrangère. Le *Oh Miami, Miami, Miami* de Victor-Lévy Beaulieu transportera ses lecteurs dans un autre fragment du Canada français, en introduisant néanmoins cette fois, avec le personnage de Faux-Indien, une des images essentielles de la littérature américaine, celle de l'Indien qui joue, auprès du Blanc, un rôle initiatique. Encore faut-il remarquer que cette image se trouve comme gravée en creux, Faux-Indien étant, comme son patronyme l'indique, un personnage factice, à l'image du pays québécois.

Pays d'écritures

C'est avec *Blanche forcée*, un récit magnifique qui inaugure en 1976 le cycle romanesque des *Voyageries*, que la position qu'occupent les États-Unis à l'intérieur de l'œuvre va se modifier singulièrement. Les *Voyageries* ne constituent, au fond, qu'une vaste entreprise visant à dégager le réseau complexe des correspondances



qui unissent l'univers américain et l'univers québécois, Victor-Lévy Beaulieu faisant du personnage central de cette œuvre tentaculaire, l'océanologue raté Job J Jobin, un nouvel avatar de l'Ishmael de Melville. *Blanche forcée* s'ouvre sur une phrase qui rappelle, toujours en creux, l'incipit de *Moby Dick*, le fameux «Call me Ishmael», cette phrase qui est un peu l'équivalent, dans le domaine littéraire, du sourire de la Joconde. «Comment je m'appelle, ç'a pas tellement d'importance», observe, d'entrée de jeu, Job J Jobin, avant de se lancer, dans le sillage d'Ishmael et du Capitaine Achab, à la poursuite de la baleine, Ventre-de-soufre. C'est à ce stade que s'opère la transmutation de la réalité québécoise, qui se met tout à coup à ressembler étrangement au monde de Melville. Le livre de Job J Jobin, c'est moins le *Moby Dick* que l'*Histoire* du père de Jean-Baptiste Ferland et les épisodes qui y sont consacrés à la chasse à la baleine dans l'estuaire du Saint-Laurent, qui démontrent qu'ici aussi on savait combattre le léviathan, jusqu'à en faire des fables sinon, suivant l'exemple de Melville, la figuration de l'absolu. «Je crains l'homme d'une seule baleine disait le vétuste Ferland», rapporte à ce sujet Job J Jobin, en mentionnant que «celui qui connaîtrait parfaitement le monde de Ventre-de-soufre, son organisation, son fonctionnement et sa mort, celui-là saurait tout, aurait envallé tout l'univers par sa grande bouche et serait pris avec ça dans la gorge».

Le deuxième tome des *Voyageries*, une *lamentation* intitulée *N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel*, nous renvoie d'une manière encore plus explicite au monde de Melville et à l'univers américain. *N'évoque plus que le désenchantement* est moins un roman qu'un essai (de toutes façons, Victor-Lévy Beaulieu n'hésite jamais à transgresser les frontières génériques) consacré à la généalogie textuelle de *Monsieur Melville*, dont il ne fait que constituer, tout compte fait, l'avant-texte immédiat: «Gémissement du Melville à qui il fallait arriver car c'était là le sens de l'œuvre, celle qui s'agite en moi, par laquelle je suis pris et dont j'ai décidé de me défaire». Cette urgence absolue du Melville coïncide, en cette fin d'année 1976, avec l'élection du Parti Québécois, avec l'espoir d'une possible *sécession* qui pourrait permettre l'avènement du pays. Faut-il dès lors s'étonner que Victor-Lévy Beaulieu fasse référence, dans ce journal d'écriture qu'est *N'évoque plus que le désenchantement* à de nombreux écrivains américains, Melville, Faulkner et Burroughs, notamment: «Toute écriture ne fait jamais que creuser le lit d'écritures autres, toute écriture ne fait jamais que se recommencer, montée de sa

chute et chute de sa montée, avec rien de sûr car que sont les mots sinon des miroirs qui ne retournent rien», se lamente Victor-Lévy Beaulieu en définissant, du même coup, une esthétique qui se répercutera dans toutes les œuvres à venir: «Il y avait d'abord ce que le William Faulkner avait dit: le seul écrivain véritable est celui qui a un projet si vaste qu'il ne peut plus le perdre de vue, étant fait de lui et se faisant en lui, dans une amoralité presque dionysiaque, pillant partout, dans les livres comme dans la vie, pour produire l'œuvre abolissant toutes les autres parce que, d'un seul coup, donnant tous leurs sens aux autres».

« Les premières barques de pêche désaccostées du petit quai prennent la mer, escortées par les voraces mouettes. Le café est bouillant, je le vide dans la bouteille thermos que j'attache avec une ficelle à ma ceinture, et je suis prêt à descendre vers le fleuve pieds nus comme dans mon temps d'enfance, habité par cet espoir nouveau dont je ne sais pas s'il me vient de la petite tente bleue que j'ai vue avant même de sortir de la mienne, ou de toute autre chose, du grand songe des baleines du golfe. »

Blanche forcée, p. 87.

« J'écoute distraitemment: j'ai déjà dit que je ne suis pas vraiment un homme d'eau. Voilà peut-être ce qui m'attire vers Blanche, dans ces grandes fascinations bleutées où se naufragent les rêves écarquillés... »

Blanche forcée, p. 93, 94.

« Elle m'avait embrassé pour me déshabiter de mon paysage, ce petit pays couvert de neige et de glace huit mois par année, peuplé par les schizophrènes barbares, les ours et les castors de la petitesse du vivre. »

Blanche forcée, p. 115.

« Ça tourne, c'est l'essentiel, il y a Blanche, il y a les baleines, il y a moi circonstancié et il y a tout ce qui se profile derrière et devant, tous ceux qui m'agissent, par qui je suis et fais être. »

Blanche forcée, p. 122.

La blancheur symbolique

Avec *Sagamo Job J*, un *cantique* qui nous ramène dans le monde tourmenté de l'océanologue en herbe Job J Jobin, Victor-Lévy Beaulieu va serrer d'encore plus près l'univers de Melville en exploitant, jusqu'à la limite du supportable, la parabole de la baleine blanche. Constatant que « nous habitons tous le grand cachalot, puisque la terre sur laquelle nous marchons est son ventre », Victor-Lévy Beaulieu poursuit la méditation melvillienne jusqu'à son aboutissement logique : « Autrement dit, ne plus être celui qui poursuit les baleines mais se concevoir soi-même comme baleine blanche creusant le lit du golfe, peut-être seulement pour renouveler la vie d'eau du fleuve, la recréer, peut-être seulement pour comprendre qu'il n'y a ni bien ni mal et pas davantage de culpabilité ni de remords, pas plus de honte que de dignité, qu'une prodigieuse vitalité, que ce qui se meut dans de la contradiction — cette série de mouvements s'annulant dans ses propres suites ». Victor-Lévy Beaulieu imite en quelque sorte Jules Verne qui avait donné, avec *Le sphinx des glaces*, une suite aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Allan Poe, roman dans lequel l'image de la blancheur joue également, il faut le remarquer, un rôle important. Comme si cette blancheur appelait toujours la suite du monde, les signes sur le papier, la venue à l'écriture, puisque fondamentalement, c'est de cela qu'il s'agit, du sens même de l'écriture, de cette lutte à finir contre la blancheur indicible de la page-baleine, contre tout ce qui nous échappe chez l'autre, muré qu'il est dans son étrangeté : « Cette blancheur, ce qu'il y a d'inaffable dans son corps, cette blancheur, l'effroi de cette blancheur ».

« C'est qu'à moi-même je constitue un collectif d'auteurs, prêt à toutes les extravagances, même celles de ma vie, pour faire venir l'œuvre et la totalité de ses images, comme un caméléon paresseux avec ses grands yeux ouverts pour boire le soleil. »

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, p. 71.

« Et puis, qu'ai-je à m'en faire au sujet des baleines puisque nous habitons tous le grand cachalot, puisque la terre sur laquelle nous marchons est son ventre, avec ce nombril ouvert pour que la lumière des étoiles y descende, jetant son prisme pyramidal de clarté sur les choses. »

Sagamo Job J, p. 67.

« Où sont le Job J, Blanche, Ruth et le Melville ? Ensevelis comme tant d'autres dans la neige québécoise, sous les iglous de glace, attendant la fin de la tempête pour se manifester, pour réclamer leur dû de créatures, à moi qui vais passer la journée avec mes filles, afin que cela s'inscrive dans la beauté de leur vie, autre forme d'écriture, ces mots qui ne sont pas là pour amener le présent de la mémoire mais pour l'organiser dans son devenir. »

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, p. 93, 95.

« Des vieux livres, j'en lis seulement parce que j'aime ce qui est chanté/lamenté entre les lignes, dans la prose feutrée du vétuste Ferland qui me ramène le présent du golfe tout giclotant de baleines. »

Blanche forcée, p. 125.

« La réalité est sombre: rien de tout cela n'existe, il n'y a que la démangeaison de l'œuvre, que ce qui court à fond de train dans les sentiers de la création, dans le ça éclaté du réel et de ce qui ne peut être réel, sur les traces du Melville comme à la poursuite d'une armée se débandant. »

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, p. 75.

« Je me suis toujours vu comme écrivain bédictin, moine penché sur ses grimoires, enluminant le manuscrit, tâche de la solitude collective, très humble finalement puisque prise à même le bien de tous, ce que j'ai mis long à comprendre. »

N'évoque plus que le désenchantement de ta ténèbre, mon si pauvre Abel, p. 45.

Le mimétisme à l'œuvre

Toutes ces pages blanches couvertes de signes pour en arriver au *Monsieur Melville*, qui représente le pôle américain de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu comme le *Victor Hugo* en constitue le pôle français, tandis que le *Jack Kérouac* figure le relais *canuck* entre ces deux points. L'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu se présente ainsi comme un voyage vers l'Amérique, comme le récit d'un mimétisme nécessaire et impérieux avec la réalité américaine. « Avec Melville, ça ne peut être que fort différent: ce que Melville a été, c'est ce que je voudrais être », écrit Victor-Lévy Beaulieu. Au fond, *Monsieur Melville* n'est peut-être rien d'autre que ce qui permet la continuité de l'œuvre littéraire vers son aboutissement possible ou impossible: « Il y a peut-être l'échec au bout, une prodigieuse fin de non-recevoir, ce qu'il y a de plus désespéré dans l'acte même d'écrire », poursuit Victor-Lévy Beaulieu. Comment concevoir, dès lors, que les œuvres subséquentes de Victor-Lévy Beaulieu puissent faire abstraction de cette dette à l'égard de Melville, voire de la littérature américaine tout entière? Le milieu à la fois puritain et corrompu décrit dans *Montréal P.Q.*, par exemple, ne serait-il qu'un nouvel avatar de ces villes tentaculaires, comme le New York de John Dos Passos ou le Chicago de Theodor Dreiser, qui ont contribué à la fortune du roman américain?

Tout, chez Victor-Lévy Beaulieu, renvoie ainsi à la littérature américaine: les exégètes protestants qui hantent *L'héritage*, les « quakers du Bas-Canada » de *Sagamo Job J*, les fantasmes assassins d'*Un rêve québécois* (dont le titre renvoie d'ailleurs au roman de Norman Mailer, *An American Dream*), l'homosexualité de *Oh Miami, Miami, Miami*. Victor-Lévy Beaulieu est occupé à reproduire, en accéléré, toute l'histoire du roman américain. Ne le dérangeons pas. ■

par Jean Morency